

LOUIS FRÉCHETTE

Prenez le point culminant de Montréal, la rue Sherbrooke, par exemple ; sur la rue Sherbrooke, la maison la plus haute, le numéro 408 ; dans cette maison, l'avant-dernier étage, le quatrième ; et là, à toute heure du jour, dans un vaste cabinet de travail éclairé par une quadruple fenêtre qui tient presque tout un côté de la pièce, garnie sur trois de ses faces de longs rayons de livres précieux, au-dessus desquels, flanqués de nombreux diplômes, planent les bustes de la famille, vous rouverez notre poète national penché sur son pupitre, travaillant, bâchant, "vingt fois sur le métier mettant et remettant son ouvrage."

Après avoir gravi le haut escalier de pierre qui conduit à la porte d'entrée, le visiteur presse la sonnette électrique et pénètre dans le premier vestibule, clos par une large porte aux vitres maillées le plomb doré, où se détache en couleur le monogramme du propriétaire de céans.

Dans une niche creusée sur la gauche, un gigantesque ibis en bronze japonais, autour duquel grimpe et s'entrelace un lierre aux teintes lustrées, semble monter la garde sur ce séjour de calme et de félicité hospitalière.

Balzac était d'avis "qu'à cinquante mille livres de rente, et pas avant, commence la liberté du chez soi".

Je ne sais si Fréchette a beaucoup dépassé cette mesure ; mais l'on s'aperçoit vite, en entrant dans le large *hall* qui introduit dans la demeure du poète, que "la liberté du chez soi" n'y manque pas.

Une lourde portière d'élégante tapisserie, discrètement relevée, permet de jeter un coup d'œil sur un salon somptueux, mais, chut ! le maître a été prévenu de la présence d'un ami et c'est sa bonne grosse voix qui m'interpelle là-haut :

— C'est toi, Sauvalle ? Monte donc, tu connais le chemin.